RECHERCHES

ET

OBSERVATIONS

SUR

LE TRAITEMENT MORAL

DES ALIENES.

RECHERCHES

ET

OBSERVATIONS

SUR

LE TRAITEMENT MORAL DES ALIÉNÉS.

Par PH. PINEL, *Médecin en chef de l'hospice national de la Salpêtrière, et Professeur de l'École de Médecine.*

1. C'EST répandre peu de lumières sur les moyens moraux propres à guérir la manie, que de s'en tenir à des maximes générales connues même des anciens (1), sur *l'art de consoler les aliénés, de leur parler avec bienveillance, de leur donner quelquefois des réponses évasives pour ne point les aigrir par des refus, de leur imprimer d'autres fois une crainte salutaire, et de triompher sans aucun acte de violence de leur obstination inflexible.* Ce sont, pour ainsi dire, des vérités stériles,

---

(1) Celse insiste principalement sur le régime moral, et il indique de se diriger d'après l'espèce particulière de manie qu'on a à traiter. Cœlius Aurelianus n'est pas moins précis sur cet objet, et il recommande de ne point augmenter la fureur des insensés, soit par trop de complaisance, soit par des contrariétés déplacées. Ce dernier auteur avoit senti la nécessité de les faire diriger par un chef propre à leur inspirer un sentiment mêlé de crainte et d'estime.

si on ne détermine par des observations précises les circonstances des lieux, du tems, du caractère de l'aliéné, de la nature particulière de ses égaremens, des lésions variées des facultés morales ; et si on ne fixe ainsi l'application judicieuse des préceptes généraux, en rapportant avec une égale candeur les exemples du succès comme du non-succès de cette méthode, car pourquoi ne point avouer que dans l'état actuel de nos connoissances en médecine, certaines difficultés n'ont pu être surmontées.

2. Est-ce par un orgueil national exclusif et pour montrer leur supériorité sur les autres peuples, que les Anglois vantent comme un titre de gloire leur habileté à guérir la manie par des remèdes moraux, et qu'ils couvrent en même-tems les finesses de cet art d'un voile impénétrable ? ou bien, au contraire, ce qu'on pourroit supposer l'effet d'une politique raffinée n'est-il que le résultat des circonstances ; et n'est-on livré en Angleterre comme ailleurs, qu'à une sorte d'empirisme, sans avoir porté sur cet objet un coup d'œil philosophique ? Quelque solution qu'on donne à cette question, j'assure que depuis environ quinze années de recherches assidues pour saisir quelques traits de cette méthode dans les rapports des voyageurs, les comptes qu'on rend de leurs hospices d'aliénés, les notices qu'on donne dans les journaux, de leurs établissemens publics ou particuliers, les ouvrages de leurs médecins sur la manie, je n'ai trouvé aucune observation précise propre à m'éclairer sur le secret anglois, quoique tout atteste leur habileté dans le traitement de cette maladie. « La douceur et l'affabilité respirent sur son visage, » dit-on en parlant du célèbre Willis, mais il » change de caractère lorsqu'il envisage pour la » première fois un de ses malades ; l'ensemble de » ses traits forme tout-à-coup une autre figure qui

» commande le respect et l'attention des maniaques » eux-mêmes ; son regard perçant semble lire dans » leur cœur et deviner leurs pensées à mesure » qu'elles se forment ; il prépare ainsi un empire » qui devient un de ses moyens de guérison. » Mais où trouve-t-on le développement de ces principes généraux du docteur Willis, et leur application suivant le caractère, les variétés et l'intensité de la manie ? Que remarque-t-on dans l'ouvrage publié par Arnold (1), qu'une compilation surchargée, ou même des divisions scholastiques très-multipliées, et plus propres à retarder qu'à accélérer les progrès de la science ? Le docteur Harper (2), qui s'annonce dans sa préface comme abandonnant les routes battues, tient-il sa promesse dans le cours de son ouvrage ? et n'est-ce point un long commentaire de la doctrine des anciens que son article sur les indications mentales ? On doit admirer le courage du docteur Crichton, qui vient de publier deux volumes (3) sur les affections maniaques ou mélancoliques, sans d'autre fond que quelques observations puisées dans un journal allemand, quelques développemens ingénieux de la doctrine des physiologistes modernes, et le tableau des effets moraux et physiques

(1) *Observations on the nature, Kinds, causes and preventions of insanity, Lunacy or madness by Thomas Arnold. D. M. London* 1786.

(2) *A Treatise on the real cause and cure of insanity in wich the nature and distinction of this disease are fully explained and the treatment establissed on new principles. London* 1789.

(3) *An inquiry into the nature and origin of mental derangement comprehending a concise system of the physiology and pathology of the human mind and a history of the passions and their effects by Alexander Crichton. M. N. London* 1799.

des passions humaines. Une simple notice, publiée dans les journaux, sur l'établissement du docteur Fowlen en Ecosse, peut-elle donner quelques lumières sur l'art particulier de diriger les divers aliénés, quoique tout y annonce les principes les plus purs et les plus élevés de la philantropie, très-heureusement appliqués au traitement moral de la manie?

3. Toutes les nations civilisées à travers les influences variées du climat, des usages, de la manière de vivre, auront toujours des causes communes de la manie, ainsi que des moyens analogues d'en arrêter souvent le cours. Et pourquoi n'auroit-on point en France comme en Angleterre l'ambition de rechercher ces moyens par la voie de l'observation et de l'expérience ? Mais ce genre d'étude demande des circonstances favorables. La perte d'un ami conduit à la manie par un excès d'enthousiasme pour la gloire (année 1783), et l'insuffisance de tous les remèdes par le sentiment profond qu'il conservoit de son indépendance et par l'impossibilité de le maîtriser, augmentèrent mon admiration pour les préceptes judicieux des anciens, et mes regrets de n'avoir pu alors les suivre. Nouveaux obstacles à l'application des remèdes moraux dans une pension d'aliénés, où j'ai fait pendant cinq années suivies des observations sur la manie (1); influence presque nulle de ma part sur les gens de service et la police intérieure; indif-

(1) Ces observations ont fait le sujet d'un mémoire qui fut présenté en 1788, à la ci-devant Société de médecine de Paris, et très-favorablement accueilli; ce mémoire transmis à l'Ecole de médecine, avec les autres manuscrits de la Société, ne me paroît point digne d'être publié sous la forme primitive que je lui ai donnée; mais il sera refondu dans un traité que je me propose de donner dans la suite sur la manie.

férence marquée du chef pour la guérison des pensionnaires riches, ou plutôt desir non-équivoque de voir échouer les remèdes ; dans plusieurs autres cas, confiance exclusive du même chef dans l'usage des bains ou de quelques recettes minutieuses et frivoles. L'administration des hôpitaux civils de Paris m'ouvrit une plus libre carrière, l'an II de la république, par ma nomination à la place de médecin en chef de la maison nationale de Bicêtre, que j'ai conservée deux années. Tout étoit propre à tourner presqu'exclusivement mes vues vers le traitement moral, pour suppléer aux autres désavantages du local et de la disposition de l'hospice, non moins qu'aux obstacles qui venoient de l'instabilité et des changemens successifs de l'administration ; d'un côté, intérieur de l'hospice très-resserré et propre à faire éprouver le froid intense de l'hiver comme les chaleurs brûlantes de l'été ; loges semblables à des repaires d'animaux, privation totale des bains, malgré mes demandes réitérées ; nul endroit spacieux et ombragé pour livrer les aliénés aux travaux de la culture, ou à des exercices variés, impossibilité de les distribuer en diverses classes, en les isolant suivant les variétés et l'intensité de la manie, etc. D'un autre côté, surveillance paternelle exercée sur eux par le chef de la police intérieure de l'hospice ; connoissances acquises par une longue expérience et un esprit réfléchi ; application continuelle des principes de la plus pure philantropie ; soins assidus et dirigés avec habileté pour préparer les alimens et sauver aux aliénés tout motif de mécontentement et de murmure ; discipline sévère pour contenir les gens de service et prévenir tout mauvais traitement, tout acte de violence ; usage judicieux des voies de douceur, et quelquefois d'une fermeté inflexible pour se faire estimer et craindre des aliénés, ou dompter dans certains cas leur fougue aveugle et

emportée ; en un mot, les premiers développemens du traitement moral qu'il falloit seulement rendre plus féconds et plus étendus en les ralliant aux lois générales de l'économie animale, et aux recherches des observateurs de tous les âges ; il s'établit dès-lors entre nous une intimité qui ne s'est plus démentie : entretiens suivis et propres à nous éclairer l'un et l'autre, journées passées quelquefois à reconnoître (1) par moi-même les symptômes variés de la manie ; notes tenues régulièrement de ce que j'avois occasion d'observer ; rapprochement avec d'autres faits analogues, recueillis par les auteurs, ou consignés dans un de mes mémoires antérieurs : tels sont les matériaux où je puise aujourd'hui les recherches que je publie.

4. On doit féliciter ceux qui semblent ne jamais échouer dans aucun cas de maladie, et qui ne nous entretiennent que des guérisons, sans nombre, qu'ils ont opérées. Cette ostentation, qui devroit être reléguée sur les tréteaux, se reproduit souvent sur un plus beau théâtre ; et pourquoi devient-elle le partage des personnes dignes d'ailleurs de l'estime publique ? Willis, dont le nom est si justement célèbre en Angleterre, et qui, dit-on, guérit les maniaques dans la proportion de neuf sur dix, n'a jamais laissé entrevoir l'espèce des cas où il a échoué ; et si le non-succès qu'il eut à l'égard de la reine du Portugal, par la seule circonstance du crédit de son confesseur, n'avoit été d'une notoriété publique, ne l'eût-il pas également enseveli dans un profond silence ? L'homme qui cultive la Médecine comme une partie de l'Histoire natu-

(1) *Mémoire sur la manie périodique ou intermittente.* Je l'ai inséré dans le recueil des écrits publiés par la Société médicale d'émulation, l'année dernière.

relle, et qui cherche à lui faire faire des progrès solides, suit une marche plus franche; il dévoile les obstacles qu'on peut éprouver comme les ressources qu'on peut s'ouvrir, et la comparaison des uns et des autres rend plus saillantes les vérités utiles. C'est sous ce point de vue que je vais rapporter l'histoire suivante :

5. Un jeune homme, âgé de vingt-quatre ans, et doué d'une imagination ardente, vient à Paris pour poursuivre le cours de ses études, et se croit destiné par la nature à jouer dans la suite le rôle le plus brillant dans le barreau. Application continuelle, vie passée dans la retraite, sobriété extrême pour donner plus d'essor à ses facultés morales, régime pythagorique, adopté dans toute la rigueur du terme. Quelques mois après, migraines violentes, saignemens fréquens du nez, resserremens spasmodiques de la poitrine, douleurs vagues des intestins, flatuosités incommodes, sensibilité morale très-exaltée. Quelquefois il m'aborde avec un air rayonnant de joie, et il ne peut exprimer la félicité suprême qu'il dit éprouver en lui-même; d'autres fois je le trouve plongé dans les horreurs de la consternation et du désespoir, et il me fait les instances les plus vives de mettre fin à ses souffrances; les caractères de l'hypocondrie la plus profonde étoient aisés à reconnoître; je lui en retrace les dangers pour la suite, et je le conjure souvent de changer sa manière de vivre; mais il poursuit toujours son plan avec l'obstination la plus inflexible : augmentation des symptômes nerveux de la tête, du bas-ventre, de la poitrine; alternatives plus fréquentes d'un abattement extrême et d'une joie convulsive, terreurs pusillanimes, surtout dans les ombres de la nuit, angoisses inexprimables. Il vient quelquefois me trouver, fondant en larmes, et me conjurant de l'arracher des bras de la mort; je

l'entraînois alors dans la campagne, et quelques tours de promenade, avec des propos consolans, sembloient lui rendre une nouvelle vie; mais à son retour dans sa chambre, nouvelles perplexités, terreurs pusillanimes renaissantes; il trouve un surcroît de désolation et de désespoir dans la confusion croissante de ses idées, l'impossibilité de se livrer désormais à l'étude, et la conviction accablante de voir s'évanouir pour l'avenir la perspective de célébrité et de gloire dont son imagination avoit été bercée; l'aliénation la plus complète suit de près. Un jour qu'il se rend au spectacle pour se distraire, on joue la pièce du *Philosophe sans le savoir*, et dès-lors le voilà assailli de soupçons les plus noirs et les plus ombrageux; il est profondément persuadé qu'on a joué ses ridicules; il m'accuse d'avoir fourni moi-même les matériaux de la pièce, et dès le lendemain matin il vient me faire les reproches les plus sérieux et les plus amers, d'avoir trahi les droits de l'amitié, et de l'avoir exposé à la dérision publique. Son délire n'a plus de bornes; il croit voir dans les promenades publiques des comédiens travestis en moines et en prêtres (1), pour étudier tous ses gestes, et surprendre le secret de ses pensées. Dans l'ombre de la nuit, il se croit assailli tantôt par des espions, tantôt par des voleurs et des assassins; et une fois il répand l'alarme dans le quartier, en ouvrant brusquement les croisées, et en criant de toutes ses forces qu'on en vouloit à sa vie. Un de ses parens se détermine à lui faire subir le traitement de la manie au ci-devant Hôtel-Dieu, et il le fait partir vingt jours après avec un compagnon de voyage pour se rendre dans une petite ville voisine des Pyrénées. Également affoibli au moral

(1) C'étoit en 1783.

et au physique, toujours dans les alternatives de quelques écarts du délire le plus extravagant et des accès de sa noire et profonde mélancolie ; il se condamne à un isolement profond dans sa maison paternelle : ennui, dégoût insurmontable de la vie, refus de toute nourriture ; brusqueries contre tout ce qui l'avoisine ; il trompe enfin la surveillance de sa garde, fuit en chemise dans un bois voisin, s'égare, expire de foiblesse et d'inanition, et deux jours après on le trouve mort, tenant dans sa main le fameux livre de Platon sur l'immortalité de l'ame.

6. Quel avantage d'avoir pu rendre à la société un jeune homme doué, avant ses écarts, des qualités les plus estimables, et dont des principes exagérés de conduite ont hâté la perte! Dans le traitement de sa manie, il étoit en mon pouvoir d'user d'un grand nombre de remèdes ; mais le plus puissant de tous me manquoit ; celui qu'on ne peut guère trouver que dans un hospice bien ordonné, celui qui consiste dans l'art de subjuguer et de dompter, pour ainsi dire, l'aliéné, en le mettant dans l'étroite dépendance d'un homme qui, par ses qualités physiques et morales, soit propre à exercer sur lui un empire irrésistible, et à changer la chaîne vicieuse de ses idées. Quelques exemples choisis, et qui se sont passés dans l'hospice des aliénés de Bicêtre rendront cette vérité sensible.

7. Un militaire, encore dans un état d'aliénation, après avoir subi le traitement ordinaire de l'Hôtel-Dieu, est tout à coup dominé par l'idée exclusive de son départ pour l'armée, et après avoir tenté en vain toutes les voies de la douceur, on a recours à la force pour le faire entrer le soir dans sa loge ; il met tout en pièces durant la nuit, et il est si furieux, qu'on a recours aux liens les plus forts. On lui laisse ainsi exhaler les jours sui-

vans sa fougue impétueuse; toujours des emportemens extrêmes; toujours les accens de la fureur; ce n'est que par des invectives qu'il répond au chef dont il affecte de méconnoître l'autorité. Huit jours se passent dans cet état violent, et il paroît enfin entrevoir qu'il n'est pas le maître de suivre ses caprices. Le matin, durant la ronde du chef, il prend le ton le plus soumis, et lui baisant les mains : « Tu m'as promis, lui dit-il, de me rendre la liberté dans l'intérieur de l'hospice, si j'étois tranquille; eh bien, je te somme de tenir ta parole ». L'autre lui exprime, en souriant, le plaisir qu'il éprouve de cet heureux retour sur lui-même; il lui parle avec douceur, et dans l'instant il fait cesser toute contrainte, qui auroit été désormais superflue ou même nuisible; sept mois de séjour dans l'hospice, suffisent pour affermir la raison de ce militaire, et il est rendu à sa famille et à la défense de la patrie, sans avoir éprouvé depuis de rechûte.

8. Un jeune homme consterné du renversement du culte catholique en France, et dominé par des préjugés religieux, devient maniaque, et après le traitement usité de l'Hôtel-Dieu, il est transféré à Bicêtre. Rien n'égale sa sombre misanthropie; il ne parle que des tourmens de l'autre vie, et il pense que pour s'y soustraire, il doit imiter les abstinences et les macérations des anciens anachorètes; il s'interdit dès-lors toute nourriture, et vers le quatrième jour de cette résolution inébranlable, son état de langueur fait craindre pour sa vie; remontrances amicales, invitations pressantes, tout est vain; il repousse avec dureté un léger potage qu'on lui sert, et il affecte d'écarter la paille de sa couche, pour reposer sur les planches. Le cours de ses idées sinistres pouvoit-il être autrement détruit ou contrebalancé, que par l'impression d'une crainte

vive et profonde ? C'est dans cette vue que le citoyen Pussin se présente le soir à la porte de sa loge, avec un appareil propre à effrayer, l'œil en feu, un ton de voix foudroyant, un groupe de gens de service pressés autour et armés de fortes chaînes qu'ils agitent avec fracas ; on met un potage auprès de l'aliéné, et on lui intime l'ordre le plus précis de le prendre durant la nuit, s'il ne veut pas encourir les traitemens les plus cruels ; on se retire, et on le laisse dans l'état le plus pénible de fluctuation, entre l'idée de la punition qui le menace, et la perspective effrayante des tourmens de l'autre vie. Après un combat intérieur de plusieurs heures, la première idée l'emporte, et il se détermine à prendre sa nourriture. On le soumet ensuite à un régime propre à le restaurer ; le sommeil et les forces reviennent par degrés, ainsi que l'usage de sa raison, et il échappe de cette manière à une mort certaine. C'est durant sa convalescence qu'il m'a fait souvent l'aveu de ses agitations cruelles et de ses perplexités durant la nuit de son épreuve.

9. Les exemples précédens retracent le caractère et les heureux effets d'une sorte d'appareil de crainte, d'une opposition ferme et invariable aux idées dominantes et à l'obstination inflexible de certains aliénés, d'une détermination courageuse et imposante, mais exclusive de tout outrage, exempte de tout sentiment d'aigreur ou de colère, et conforme aux droits sacrés de l'humanité ; c'est assez indiquer son extrême différence, d'avec la dureté grossière, les actes de cruauté et de barbarie, j'ose dire les traitemens atroces et quelquefois meurtriers, qui peuvent se commettre dans des hospices d'aliénés, où les gens de service ne sont pas contenus par la surveillance la plus active et la plus sévère. Pourquoi retrouve-t-on dans les écrits des anciens et surtout ceux de Celse,

une sorte de méthode intermédiaire (1), un système de moyens curatifs fondé sur des punitions sévères par la faim, les coups, les chaînes, pour réprimer l'aliéné, lorsque les avis et les voies de douceur deviennent inutiles? Pourquoi des établissemens publics ou particuliers ont-ils été dirigés par des principes analogues? Un fermier du nord de l'Ecosse, qui avoit une stature d'Hercule, s'étoit rendu fameux pour la guérison de la manie, au rapport du docteur Grégory. Sa méthode consistoit à livrer les aliénés aux travaux les plus pénibles de la culture, à varier leurs fonctions, à les employer, les uns à titre de bêtes de somme, les autres comme domestiques; à les réduire enfin à l'obéissance par une volée de coups, au moindre acte de révolte; c'est sur des principes analogues qu'a été dirigée une sorte d'établissement monastique très-renommé, dans une des parties méridionales de la France. Un des préposés faisoit chaque jour la ronde dans les loges, et quand un insensé extravaguoit, faisoit du vacarme, refusoit la nuit de se coucher, repoussoit toute nourriture, etc. il lui intimoit l'ordre précis de changer, et le prévenoit que son obstination dans ses écarts seroit punie le lendemain de dix coups de nerf de bœuf. L'exécution de l'arrêt étoit toujours ponctuelle, et s'il étoit nécessaire, on la renouveloit même à plusieurs reprises. On n'étoit pas moins exact à récompenser qu'à punir; et si l'aliéné se montroit soumis et docile, on lui faisoit prendre ses repas au réfectoire, à côté de l'instituteur, comme pour l'éprouver. S'oublioit-il à table et commettoit-il la moindre faute? il en étoit à l'instant averti par un coup de baguette

(1) *Ubi perperàm aliquid dixit aut fecit, fame, vinculis, plagis coercendus est.* Cels. lib. III, cap. XVIII.

frappé durement sur ses doigts, et puis on ajoutoit avec une gravité calme, qu'il avoit mal fait et qu'il devoit s'observer avec plus de réserve. On doit regretter que le docteur Willis ne soit pas encore parvenu à concilier le traitement de la manie avec les principes rigides de la plus pure philantropie, puisque dans l'établissement qu'il a formé aux environs de Londres, chaque aliéné a un gardien, qui peut rendre les coups pour les coups, ce qui donne à la brutalité de ce dernier une latitude indéterminée et dangereuse.

10. Ce seroit peut-être tomber dans le vague que de traiter d'une manière générale et uniforme pour tous les peuples la question de l'institution morale des aliénés par des coups et des châtimens corporels; car comment assurer que les nègres qui vivent dans la servitude à la Jamaïque, ou les esclaves russes, façonnés à un systême oppresseur pendant toute leur vie, ne doivent point être soumis, dans le cas d'aliénation, aux mêmes lois d'un joug dur et despotique? Mais quelques effets favorables qu'on puisse attendre en général de la crainte appliquée à la guérison de la manie, la sensibilité vive du François et sa réaction violente contre tout abus révoltant du pouvoir, tant qu'il conserve une lueur de raison, ne doivent-elles point déterminer en sa faveur les formes de répression les plus douces et les plus conformes à son caractère? Tous les faits observés ne viennent-ils pas d'ailleurs à l'appui de ces principes? Quels mouvemens fougueux, ou plutôt quels accès de rage et d'indignation n'ai-je point vu éclater parmi certains aliénés, lorsque des mauvais plaisans, qui venoient visiter l'hospice, se faisoient un jeu barbare de les harceler ou de les provoquer? Dans l'infirmerie même des aliénés, qui étoit isolée de l'hospice et hors de la surveillance du chef ordinaire, combien de fois est-il arrivé que par des

sotes railleries des infirmiers ou des grossièretés brutales, des aliénés calmes et en voie de leur guérison, retomboient dans des accès de fureur, par des contrariétés déplacées ou des actes de violence? Au contraire, des aliénés transférés dans l'hospice, et désignés à leur arrivée comme très-emportés et très-dangereux, parce qu'ils ont été exaspérés ailleurs par des coups et de mauvais traitemens, semblent tout-à-coup prendre un naturel opposé, parce qu'on leur parle avec douceur, qu'on compatit à leurs maux, et qu'on leur donne l'espoir consolant d'un sort plus heureux. La convalescence fait ensuite des progrès rapides sans aucun autre artifice. Enfin l'expérience la plus constante n'apprend-elle point que pour rendre durables et solides les effets de la crainte, ce sentiment doit s'allier avec celui de l'estime à mesure que la raison reprend ses droits? ce qui suppose que la répression n'a point porté le caractère de l'emportement ou d'une rigueur arbitraire, qu'on n'a employé pour vaincre la pétulence indocile de l'aliéné qu'une force proportionnée au degré de résistance, qu'on n'a été dirigé que par le desir sincère de le ramener à lui-même, comme le prouve, immédiatement après son repentir, une explication franche et amicale. Ce sont là les principes qu'on suit strictement dans l'hospice des aliénés de Bicêtre. On y est sans doute très-loin d'avoir les avantages du site de la position du local, de son étendue, de sa distribution intérieure, comme les possède le docteur Fowlen dans son établissement en Ecosse; mais je puis attester, d'après une observation assidue de deux années consécutives, que les mêmes maximes de la plus pure philantropie président à la direction des aliénés de Bicêtre; que les gens de service, sous aucun prétexte quelconque, ne portent une main violente sur eux, même par représaille; que les gilets de force et la

reclusion pour un tems très-limité sont les seules peines infligées ; et qu'au défaut du succès, par les voies de la douceur ou un appareil imposant de répression, un stratagême adroit produit quelquefois des cures inespérées.

11. Un des plus fameux horlogers de Paris s'infatue de la chimère du mouvement perpétuel, et pour y parvenir, il se livre au travail avec une ardeur infatigable ; de là la perte du sommeil, l'exaltation progressive de l'imagination, et bientôt un vrai délire par le concours des terreurs renaissantes qu'excitoient les orages de la révolution. Le renversement de sa raison est marqué par une singularité particulière. Il croit que sa tête a tombé sur l'échafaud, qu'on l'a mise pêle et mêle avec celles de plusieurs autres victimes ; et que les juges, par un repentir tardif de leur arrêt cruel, avoient ordonné de reprendre ces têtes, et de les rejoindre à leurs corps respectifs ; mais que, par une sorte de méprise, on avoit rétabli sur ses épaules celle d'un de ses compagnons d'infortune. L'idée prédominante de ce changement de tête l'occupe nuit et jour, et détermine les parens à lui faire subir le traitement des maniaques à l'Hôtel-Dieu ; il est ensuite transféré à l'hospice des aliénés de Bicêtre. Rien n'égale alors son extravagance et les éclats bruyans de son humeur joviale ; il chante, il crie, il danse ; et comme sa manie ne le porte à aucun acte de violence, on le laisse errer librement dans l'hospice, pour exhaler cette effervescence tumultueuse. « Voyez mes dents, répé-
» toit-il sans cesse ; je les avois très-belles, et les
» voilà pourries ; ma bouche étoit saine, et la
» voilà infecte. Quelle différence entre ces cheveux
» et ceux que j'avois avant mon changement de
» tête » ! La plus violente fureur succède enfin à cette gaieté délirante : étroite reclusion dans sa loge, emportemens violens, instinct destructeur

qui le porte à mettre tout en pièces. Vers l'approche de l'hiver, ses emportemens s'appaisent, et quoique toujours extravagant dans ses idées, il n'est plus dangereux, et on lui rend la liberté dans l'intérieur de l'hospice. L'idée du mouvement perpétuel se renouvelle au milieu de ses divagations insensées ; il crayonne sans cesse sur les murs et sur les portes les dessins du mécanisme propre à l'opérer. Comment l'arracher à cette chimère, sinon par l'inutilité de ses efforts multipliés et une sorte de satiété ? On engage les parens à envoyer quelques outils d'horlogerie, avec des objets propres à être mis en œuvre, des lames de cuivre et d'acier, des rouages de montre, etc. Le surveillant de l'hospice fait plus ; il lui permet de dresser une sorte d'atelier dans son anti-chambre pour y travailler à son aise ; redoublement d'ardeur et de zèle, concentration de toute son attention, sorte d'oubli de l'heure de ses repas. Après environ un mois d'un travail soutenu avec constance et digne d'un meilleur succès, notre artiste croit avoir suivi une fausse route ; il met en pièce son mécanisme nouveau, et il recommence sur un autre plan ; encore quinze jours d'une application soutenue ; il rassemble alors toutes ses pièces, croit y voir un accord parfait, d'autant mieux qu'il en résulte un mouvement qui se continue, et qu'il juge propre à se reproduire. Dès-lors une joie exaltée et une sorte de triomphe. Il court à pas précipités dans l'intérieur de l'hospice, et crie comme un autre Archimède : « Le voilà » enfin résolu ce fameux problême, qui a été » l'écueil des hommes les plus habiles » ! Mais un incident le déconcerte au milieu de sa marche triomphante. Le rouage s'arrête, et le prétendu mouvement perpétuel ne dure que quelques minutes. La confusion succède à l'ivresse de la joie ; mais, pour sauver à son amour-propre un aveu humiliant,

humiliant, il déclare qu'il pourroit facilement lever l'obstacle, et que néanmoins, fatigué de ces essais, il ne vouloit plus s'occuper que d'horlogerie. Il restoit encore une idée délirante à combattre et à détruire ; c'étoit celle de son prétendu changement de tête, qui d'ailleurs se renouveloit souvent au milieu de ses travaux. Une plaisanterie fine et sans réplique parut propre à l'en corriger. On prévient un autre convalescent, très-plaisant et d'une humeur gaie, du rôle qu'il auroit à jouer, et on lui ménage un entretien suivi avec l'artiste ; cet autre tourne adroitement le propos sur le fameux miracle de Saint-Denis, qui, chemin faisant, portoit sa tête entre ses mains, et ne cessoit de lui faire des baisers. L'horloger soutient fortement la possibilité du fait, et cherche à le confirmer par son exemple propre. Son interlocuteur pousse alors un éclat de rire, et lui réplique avec un ton moqueur : « Insensé que tu es, comment Saint-» Denis auroit-il pu baiser sa tête ? étoit-ce avec » son derrière » ? Cette réplique inattendue et sans réponse frappe vivement l'aliéné ; il se retire confus, au milieu des risées qu'on lui prodigue, et il n'a plus parlé désormais de son changement de tête. Une occupation sérieuse à des travaux d'horlogerie, continués quelques mois, raffermit sa raison. Il fut rendu à sa famille, et depuis plus de cinq ans il exerce sa profession, sans éprouver de rechûte.

13. L'imagination paroît être celle de toutes les facultés de l'entendement qui est la plus sujète à des lésions profondes, et rien n'est plus fréquent dans la manie que ces transformations idéales ou ces illusions fantastiques qui sont relatives à notre état physique. De là cette variété d'incidens ou de stratagêmes singuliers mis en usage par les observateurs pour dissiper cette sorte de prestige ; mais on ne doit point se dissimuler l'extrême difficulté de

di siper celui qui tient à une dévotion exaltée ou au fanatisme, et sur ce point mes observations sont conformes à celles qu'on a faites en Angleterre. Comment ramener à des idées saines un homme bouffi d'orgueil, qui ne pense qu'à ses hautes destinées, qui se croit un être privilégié, un envoyé du Très-Haut, un prophête ou même une divinité? Quels propos peuvent contrebalancer l'effet des visions mystiques et des révélations sur la vérité desquelles l'aliéné s'indigne qu'on puisse former le moindre doute? L'un d'entr'eux croyoit voir des diables partout, et un jour qu'une compagnie de curieux étoit venue visiter l'hospice, il se précipita avec fureur au milieu d'eux, comme sur une légion de démons. Un autre, d'un caractère doux, invoque sans cesse son bon ange gardien ou bien quelqu'un des apôtres, et il ne se plaît que dans les macérations, le jeûne, la prière. J'aimois à converser quelquefois avec un autre insensé par dévotion, qui, comme les antiques disciples de Zoroastre, rendoit un culte particulier au soleil, se prosternoit religieusement devant cet astre à son lever, et lui consacroit durant la journée ses actions, ses plaisirs, ses peines (1). On peut le mettre en opposition avec un autre maniaqué bien plus dangereux, qui est ordinairement calme durant le jour, mais qui durant la nuit se croit toujours entouré de revenans et de fantômes, qui s'en-

(1) Quelques-uns de ces aliénés semblent éprouver une sorte d'abolition de leurs facultés morales, et ils tombent dans une taciturnité sombre ou une rêvasserie légère qui les conduit à l'idiotisme. L'un d'entr'eux, par une sorte d'obstination inflexible, passa plusieurs nuits à genoux et dans l'attitude de la prière, durant l'hiver de l'an 3 de la république, et il eut une partie des pieds entièrement sphacelée. Je fus obligé de le faire tenir lié dans son lit pour le guérir.

tretient tour-à-tour avec de bons ou de mauvais anges, et qui, suivant le caractère de ces visions, est bienfaisant ou dangereux, porté à des actes de douceur ou à des traits d'une cruauté barbare. L'histoire suivante fera connoître à quels excès d'horreurs et d'exécration une pareille aliénation peut conduire.

13. Un missionnaire, par ses fougueuses déclamations et l'image des tourmens de l'autre vie, épouvante tellement un vigneron crédule, que ce dernier se croit franchement dévolu aux brasiers éternels, et qu'il ne pense plus qu'à sauver sa famille et à la faire jouir des palmes du martyre, dont une fréquente lecture de la vie des saints lui avoit fait les peintures les plus séduisantes. Il essaie d'abord de commettre ce crime horrible sur sa femme, qui parvient à s'échapper de ses mains, et bientôt après son bras forcené se porte sur deux enfans en bas âge, et il a la barbarie de les immoler de sang-froid, pour leur procurer la vie éternelle. Il est cité devant les tribunaux, et durant l'instruction de son procès, il égorge encore un criminel qui étoit avec lui dans les cachots, toujours dans la vue de faire une œuvre expiatoire. Son aliénation étant constatée, on le condamne à être enfermé pour la vie dans les loges de Bicêtre. L'isolement d'une longue détention toujours propre à exalter l'imagination, l'idée d'avoir échappé à la mort malgré l'arrêt qu'il suppose avoir été prononcé par les juges, aggravent son délire, et lui font penser qu'il est revêtu de la toute-puissance, ou, suivant ses expressions, qu'il est *la quatrième personne de la Trinité* (1), que sa mis-

(1) Parmi les essais que j'ai faits pour corriger sa bigoterie funeste, je dois en rappeler un dont je n'obtins cependant aucun effet. Je le mis un jour aux prises avec un autre convalescent très-gai, et qui déclamoit

sion spéciale est de sauver le monde par le baptême de sang, et que tous les potentats de la terre réunis ne sauroient attenter à sa vie. Son égarement se borne d'ailleurs à tout ce qui se rapporte à la religion; car, sur tout autre objet, il paroît jouir de la raison la plus saine. Plus de dix années se sont passées dans une étroite reclusion, et les apparences soutenues d'un état calme et tranquille déterminèrent à lui accorder la liberté dans les cours de l'hospice avec les autres convalescens. Quatre nouvelles années d'épreuve sembloient rassurer, lorsqu'on a vu tout-à-coup se reproduire ses idées sanguinaires comme un objet du culte religieux. Cette année, le 10 nivose, qui correspond à la veille de Noël, vieux style, il forme le projet atroce de faire un sacrifice expiatoire de tous les hommes de l'hospice; il se procure un tranchet de cordonnier, saisit le moment où le surveillant

---

avec grace les poésies de Racine et de Voltaire. Je lui fis apprendre par cœur le poëme de ce dernier sur la religion naturelle, et j'eus soin surtout de l'exercer à déclamer distinctement le troisième chant de ce poëme, qui étoit plus relatif à mes vues. Quand enfin il en vint à ces beaux vers :

Penses-tu que Trajan, Marc Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms sacrés que tu n'as jamais lus,
De l'univers charmé, bienfaiteurs adorables,
Soient au fond des enfers empalés par les diables;
Et que tu seras, toi, de rayons couronné,
D'un chœur de chérubins sans cesse environné,
Pour avoir quelque tems, chargé d'une besace,
Dormi dans l'ignorance ou croupi dans la crasse?

Le fanatique à ces derniers mots entra en fureur, lui prodigua les épithètes les plus injurieuses, les titres de philosophe impie et de blasphémateur, invoqua le feu du ciel pour l'engloutir, et rentra brusquement dans sa loge. Je ne voulus plus renouveler de pareils essais, de peur de réveiller en lui ses idées sanguinaires.

descend pour faire sa ronde, lui porte un coup par derrière, qui glisse heureusement sur les côtes, coupe la gorge à deux aliénés qui étoient à ses côtés; et il auroit ainsi poursuivi le cours de ses homicides, si les gens de service ne fussent promptement venus en force pour arrêter sa froide rage. On n'a pas besoin de remarquer que sa reclusion sera à jamais irrévocable.

14. Dire que les tentatives faites en Angleterre et en France pour guérir la manie religieuse ou dévote ont été vaines, ce n'est point la déclarer absolument incurable; et peut-être que par une sage combinaison de moyens moraux et physiques la guérison dans plusieurs cas en seroit opérée. Mon projet auroit été, si le local de Bicêtre avoit pu le permettre, d'isoler cette espèce d'aliénés, de les départir sur un local spacieux et propre à l'agriculture, ou à des exercices variés, de les encourager au travail par le sentiment du besoin, l'appas d'un léger lucre, ou quelque autre motif plus élevé; d'écarter loin de leur vue tout objet relatif au culte religieux, toute peinture ou tout livre propre à en retracer l'image; de faire faire à certaines heures du jour des lectures philosophiques, de rapprocher adroitement certains traits de la vie des anciens sages ou des actes d'humanité et de patriotisme, avec la pieuse nullité et les délires bizares des saints et des anachorètes; de faire enfin naître de tems en tems des circonstances propres à ébranler fortement leur imagination en sens contraire de leurs idées chimériques. Un fait, dont j'ai été le témoin, rend probable le succès de cette méthode.

Les administrateurs des hospices civils, à une certaine époque de l'an III, crurent devoir faire disparoître de ces lieux tous les anciens restes de la superstition, comme chapelles, crucifix, vierges de plâtre ou de bois, peintures du paradis ou de

l'enfer, etc., et ils débutèrent à Bicêtre dans les dortoirs des vieillards ou infirmes frappés, à ce spectacle inattendu, de sentimens d'étonnement, d'indignation, et quelquefois d'effroi. Il étoit déjà tard pour se rendre à l'hospice des aliénés, et d'ailleurs j'insinuai que les fanatiques qui en faisoient partie devoient être traités avec ménagement, ou plutôt qu'il convenoit mieux de confier cette tâche délicate au surveillant lui-même, dont la fermeté et la sagesse étoient connues. Ce dernier, pour éviter le trouble, et peut-être une émeute dans l'hospice, prit une tournure adroite pour paroître suivre l'impulsion générale plutôt que la diriger; il fait acheter un grand nombre de cocardes aux couleurs nationales; et il convoque un certain jour tous les aliénés qui ne sont point reclus : « Que ceux qui aiment la liberté, leur dit-il d'un » air riant, approchent, et qu'ils viennent s'en- » rôler sous les drapeaux de la nation ». Quelques-uns hésitent, mais le plus grand nombre se rend à cette invitation. Ce moment d'enthousiasme est mis à profit, et on leur annonce que, suivant ce nouvel engagement, ils ne devoient plus laisser subsister dans la chapelle de l'hospice une statue de la vierge en bois doré, des effigies de saints en plâtre et des peintures diverses relatives au culte catholique; nombreuse bande qui part comme un éclair, qui se porte dans la chapelle et renverse pêle-mêle au milieu des cours ces anciens monumens d'une foi crédule. Air sombre de consternation et d'effroi de la petite horde de fanatiques témoins de ce spectacle, murmures confus, puis imprécations, menaces; les plus exaspérés invoquent le feu du ciel sur la tête des coupables, et croient voir s'entr'ouvrir sous leurs pas des abîmes. Le surveillant, pour leur montrer que le ciel étoit sourd à leur voix, et prenoit peu d'intérêt à leur culte, fait briser à coups de hache

la vierge au bois doré. « Mettez tout cela en » pièces, dit-il aux patriotes, d'une voix ferme » et inébranlable, et que cette statue surannée, » qui n'est propre qu'à nourrir les erreurs de la » superstition, soit une fois utile et serve à échauf- » fer votre poêle ». Une majorité imposante favorise l'exécution de ces mesures; et les fanatiques, obligés de céder au nombre, se retirent dans leurs loges, pénétrés de confusion et d'une impuissante colère. Peut-être que de pareilles scènes, adroitement renouvelées dans certaines circonstances, et soutenues dans les intervalles par les objets de diversion analogues à ceux que j'ai proposés, finiroient par produire sur plusieurs de ces aliénés une guérison solide et permanente.

15. Fixer les résultats de l'observation sur les lésions simples de l'entendement, et sur les moyens moraux propres à les faire cesser, ce n'est encore avoir montré l'objet que sous un seul point de vue; il reste à déterminer, par des faits précis, l'application des mêmes principes à la manie marquée par des lésions de la volonté, c'est-à-dire, par des emportemens fougueux et aveugles, une fureur, soit intermittente, soit continue, quelquefois jointe avec plus ou moins de trouble et de confusion dans les idées, d'autres fois avec un exercice libre de toutes les fonctions de l'entendement. Dans ces circonstances, jadis on suivoit une méthode simple, mais très-propre à rendre la manie incurable; c'étoit d'abandonner l'insensé au fond de sa loge, comme un être indomptable, de le charger même de chaînes, ou de le traiter avec une dureté agreste, comme s'il ne restoit plus que d'en délivrer la société, et d'attendre la terminaison naturelle d'une si cruelle existence. Mais ce parti, si commode pour l'insousiance d'un chef, et qui respire également l'ignorance et une froide barbarie, doit être maintenant livré à l'exé-

cration publique, avec tant d'autres préjugés qui ont été le fléau et la honte de l'espèce humaine. Une loi inviolable de tout hospice bien ordonné, doit être d'accorder au maniaque toute la latitude de liberté que peut permettre la prudence; de proportionner le degré de répression à ses écarts plus ou moins fougueux; de proscrire, avec sévérité, de la part des gens de service, tout mauvais traitement, tout acte de violence; de déployer à propos, dans l'exercice de ses devoirs, la douceur ou la fermeté, des formes conciliatrices, ou le ton imposant de l'autorité et d'une volonté inflexible. Mais que de qualités physiques et morales demande cette tâche délicate et pénible, de la part du chef chargé d'une pareille surveillance!

16. Condillac a pu faire admirer sa profonde sagacité et sa marche analytique appliquées au développement de certaines facultés morales, comme l'inquiétude, le desir, les passions qu'il regarde comme des sensations agréables ou désagréables; mais a-t-il pu suppléer à la vraie connoissance des faits sur ces affections, dont l'histoire exacte appartient entièrement à la médecine; et n'est-ce point à cette dernière science à faire connoître leurs caractères spécifiques bien prononcés, les circonstances qui les font naître, leur influence si souvent (1) observée sur le moral et sur le phy-

(1) L'histoire médicale des passions, entre nécessairement comme notions préliminaires dans le traité sur la manie que je me propose de publier dans la suite; car comment concevoir l'aliénation la plus fréquente, celle qui vient d'une exaltation extrême des passions, si on ne considère d'abord avec soin leurs effets sur le moral et le physique? Un auteur anglois que j'ai déjà cité, (Crichton) a vivement senti cette vérité, puisque dans son ouvrage sur les aliénés, il a tracé les caractères et les effets généraux de la joie, de la tristesse, de la crainte, de la colère et de l'amour.

sique, les maladies variées qui peuvent en résulter? C'est assez dire que les fonctions de la volonté sont absolument distinctes de celles de l'entendement, et que leur siége, leurs causes, quelle que soit, dans certains cas, leur dépendance réciproque, ont des différences essentielles qui ne peuvent être méconnues. Je me borne ici à une preuve tirée de la lésion exclusive des fonctions de la volonté. J'ai eu long-tems sous les yeux, à Bicêtre, un maniaque, dont les symptômes pouvoient paroître une sorte d'énigme, suivant les idées que Loke et Condillac donnent sur les aliénés. Sa manie étoit périodique, et se renouveloit quelquefois après des intervalles de calme de plusieurs mois. Telle étoit la marche de ses accès. D'abord, sentiment d'une ardeur brûlante dans l'intérieur du bas-ventre, puis dans la poitrine, et enfin à la face; coloris des joues, regard étincelant, forte distension des veines et des artères de la tête, marche progressive de cette affection nerveuse vers le cerveau, et alors invasion subite d'une fureur forcenée, qui le portoit avec un penchant irrésistible à saisir un instrument ou une arme offensive pour verser le sang du premier homme qui s'offroit à sa vue. Combat intérieur qu'il disoit, sans cesse, éprouver entre l'impulsion féroce d'un instinct destructeur et l'horreur profonde que lui inspiroit le sentiment d'un forfait. Nulle marque de lésion dans la mémoire, l'imagination ou le jugement. Il me faisoit l'aveu, durant son étroite reclusion, que son impulsion au meurtre étoit absolument forcée et involontaire, que sa femme, malgré sa tendresse pour elle, avoit été un jour sur le point d'en être la victime, et qu'il n'avoit eu que le tems de l'avertir de prendre la fuite. Dans ses longs intervalles de calme, ses propos étoient les mêmes, et il avoit conçu un tel dégoût de la vie, qu'il avoit cherché plusieurs fois à la terminer par un dernier

attentat sur lui-même. « Quelle raison, disoit-il, » aurois-je d'égorger notre surveillant (le citoyen » Pussin), qui nous traite avec tant d'humanité? » Cependant, dans mes momens de fureur, je » n'aspire qu'à me jeter sur lui comme sur les » autres, et à lui plonger un stilet dans le sein !... » C'est ce malheureux et irrésistible penchant » qui me réduit au désespoir, et qui me porte à » attenter à ma vie, plutôt que de commettre un » crime sur un autre, et de verser un sang inno- » cent ». Il est facile de voir que des accès de cette nature n'admettoient l'application d'aucune partie du traitement moral, et qu'il ne restoit qu'à chercher à les prévenir par des évacuans (1), ou les supprimer par des anti-spasmodiques.

17. Dans la manie périodique, comme dans les autres maladies aiguës, très-souvent c'est bien moins la violence des syptômes qu'une apparence trompeuse de calme qui doit faire craindre des suites graves, et l'expérience n'a-t-elle point appris que les accès marqués par les écarts les plus emportés et les plus tumultueux, diminuent (2) en général d'intensité par degré, et finissent par s'éteindre, pourvu qu'on ne s'éloigne point des principes du régime moral. Qu'un maniaque, maîtrisé par une fureur aveugle, se livre sans relâche à des cris perçans et à des menaces, qu'il ne cesse de s'agiter, et de faire du fracas sans prendre un seul moment de repos, même pendant plusieurs mois, qu'il déchire tout et mette en pièces jusqu'à la paille de sa couche; une dose plus ou moins forte d'anti-spasmodiques peut quelquefois calmer

(1) *Mémoire sur la manie périodiq.*, p. 46.

(2) Sur trente-deux insensés, avec manie périodique, vingt-neuf ont été guéris, les uns par une diminution progressive, les autres par une suppression prompte des accès. (*Mémoire déjà cité*).

faire même cesser la violence de ces symptômes; mais l'observation apprend aussi que dans un grand nombre de cas on peut obtenir une guérison sûre et permanente par la seule méthode d'expectation, abandonner l'insensé à son effervescence tumultueuse, n'user que du degré de répression qu'exige sa sûreté personnelle et celle des autres, ce qui se pratique le plus souvent par le gilet de force ou camisole; se garder de l'exaspérer par une dureté déplacée ou des propos outrageans, lui sauver tout sujet réel de mécontentement ou de colère, soit dans le service, soit dans la nourriture; éviter tout refus nettement exprimé, toute réponse brusque lorsqu'il sollicite à contretems d'être mis en liberté, mais différer sous des prétextes plausibles; entretetenir enfin la police la plus sévère dans l'intérieur de l'hospice, et surtout profiter de l'intervalle de calme pour livrer les aliénés à des occupations sérieuses ou à des travaux pénibles. On se familiarise d'autant plus avec ces principes simples et avoués par l'expérience, que certains aliénés tombés dans une sorte d'imbécillité ou d'idiotisme par l'abus extrême des saignées, sont guéris lorsqu'il vient à s'exciter une sorte de délire de quinze ou vingt jours, ou plutôt une manie aiguë et critique. Un jeune militaire fut conduit de l'armée de la Vendée à Paris dans un état de fureur, et soumis au traitement usité du ci-devant Hôtel-Dieu; saignées du pied répétées, et après la dernière, il y eut une effusion excessive de sang par le déplacement de la bande, ce qui fut suivi d'un état prolongé de syncope. Il est transféré à Bicêtre, dans le dernier degré de débilité et de langueur; déjections involontaires, visage pâle, point de parole, oblitération totale des fonctions de l'entendement. Son père qui lui rend visite est consterné de son état, et laisse quelque argent pour améliorer son sort. Une nourriture saine et augmentée par de-

grés, ranime peu-à-peu les forces et la vigueur. Les préliminaires de l'accès se déclarent; rougeur du visage, éclat brillant des yeux, mouvement fébrile, agitation extrême, enfin délire marqué. Cet aliéné court à pas précipités dans l'intérieur de l'hospice; il provoque, il insulte, il tourne en dérision tous ceux qu'il rencontre, mais comme il s'abstient de tout acte de violence, on le laisse errer librement avec les convalescens. Vingt jours se passent dans cet état délirant; le calme renaît, et sa raison d'abord foible, s'est ensuite complètement rétablie, au moyen d'un travail régulier et de l'exercice. Son séjour fut encore prolongé six mois dans l'hospice, pour rendre sa guérison plus solide, et il fut rendu à sa famille vers le déclin de l'automne, précautions nécessaires pour éviter toute rechûte.

18. On peut sans doute, dans les hospices des aliénés comme dans les états despotiques, entretenir une apparence d'ordre par une reclusion arbitraire et illimitée, l'appareil des chaînes et des traitemens les plus barbares; mais n'est-ce point là le calme des tombeaux et de la mort? Une liberté sagement calculée caractérise le maintien de l'ordre qui s'accorde avec les principes sévères de la philantropie, et qui, en répandant quelques douceurs sur la malheureuse existence des aliénés, fait souvent disparoître en entier les symptômes de la manie, et dans tous les cas en diminue la violence. Ce fut surtout cet ordre que le surveillant actuel de l'hospice de Bicêtre chercha à établir en entrant en place : d'abord réforme complète dans le service (1); proscription de tout traitement

(1) Il n'y a qu'une fréquentation des hospices des insensés, qui puisse donner une idée des difficultés du service; dégoûts sans cesse renaissans à dévorer, dangers à courir, vociférations continuelles et cris injurieux à entendre; souvent actes de violence à repousser; là,

inhumain, et défenses les plus expresses de porter une main violente sur un aliéné, même par voie de représailles ; réclamations, plaintes réitérées, menaces, rien ne peut ébranler sa fermeté inflexible, et à la moindre infraction de cette loi on est éloigné pour toujours du service. Le moyen de le rendre invariable et conforme à ces principes a été simple, et je ne puis que rendre un témoignage éclatant aux succès heureux qui en ont résulté : il consiste dans le choix des convalescens qui ne répugnent point à ces fonctions pénibles, desirées d'ailleurs à titre de récompenses et par l'appas d'un petit lucre. Dispositions naturelles qui les portent à les bien remplir, longue habitude de se plier au joug de l'obéissance, penchant à l'indulgence par le souvenir de leurs propres écarts, éloignement pour des actes de violence qu'ils n'ont point éprouvés eux-mêmes, facilité de les former à une sorte de tactique pour se rendre maître d'un insensé en fureur sans le blesser ; un pareil genre de vie ne tourne pas moins à leur propre avantage en fortifiant de jour en jour l'exercice de leur raison, et en les arrachant à l'influence nuisible d'une vie sédentaire, ainsi qu'à des idées tristes et mélancoliques. Combien de démarches n'ai-je point faites dans le tems auprès de l'Administration pour multiplier, pour les aliénés de Bicêtre, les moyens

---

les bons offices qu'on rend sont rejetés avec une misanthropie sauvage ; ici ce sont des tours perfides de malice qu'il faut déjouer ; des vases d'ordure prêts à être versés sur la tête ou même des coups meurtriers à éviter. Combien il est difficile, pour des hommes peu éclairés et peu accoutumés à se maîtriser eux-mêmes, de ne voir dans ces écarts qu'une impulsion aveugle et automatique, qu'on ne doit pas plus imputer à l'insensé, qu'on n'a droit de s'emporter contre le choc d'une pierre que sa propre pesanteur entraîne?

de travail ou de l'exercice du corps, et pour augmenter l'étendue de leur hospice ? Mais des changemens continuels, ou les orages de la révolution, m'ont opposé des obstacles qu'il n'a pas été possible de vaincre.

19. Les aliénés les plus difficiles à contenir dans les hospices, les plus remarquables par une activité turbulente et les plus sujets à des explosions soudaines d'une fureur maniaque, portent presque tous les caractères extérieurs que Cabanis a décrits avec tant de vérité et d'énergie (1), en les comparant avec ceux du tempérament sanguin. « Une physionomie plus hardie et plus prononcée, » des yeux étincelans, un visage sec et souvent » jaune, des cheveux d'un noir de jais, quelquefois crépus ; une charpente forte, mais sans » embonpoint ; des muscles vigoureux, mais d'une » apparence grêle ; en tout un corps maigre et des » os saillans ; un pouls fort, brusque et dur. . . . » Ces hommes sont entraînés incessamment par » le torrent de leur imagination ou de leurs passions. . . . Ils veulent tout emporter par la force, » la violence, l'impétuosité. . . . Leurs maladies » ont un caractère singulier de véhémence. On imagine combien sont dangereux des aliénés de ce tempérament, dont l'état de manie fait plus que doubler la force et l'audace. Un grand secret de les maîtriser, sans donner ni recevoir des blessures dans certaines circonstances imprévues, c'est de faire avancer en masse les gens de service, pour imprimer une sorte de crainte par un appareil imposant, ou pour rendre vaine toute résistance, par des mesures adroitement combinées. Qu'un

(1) *Considérations générales sur l'étude de l'homme et sur les rapports de son organisation physique avec les facultés intellectuelles.* (Mémoire inséré parmi ceux de l'Institut national an VI).

aliéné soit tout-à-coup saisi de son délire frénétique dans ses intervalles de calme, et qu'il ait entre ses mains une arme offensive, un couteau, un bâton, une pierre, le surveillant, toujours fidèle à ses maximes de maintenir l'ordre en évitant des actes de violence, s'avance lui-même d'un air intrépide, mais lentement et par degrés vers l'insensé; et pour éviter de l'exaspérer, il ne porte avec lui aucune sorte d'arme; il lui parle, en s'avançant, du ton le plus ferme et le plus menaçant, et par des sommations ménagées, il continue de fixer toute son attention pour lui dérober la vue de ce qui se passe à ses côtés. Ordres précis et impérieux d'obéir et de se rendre; l'aliéné un peu déconcerté par cette contenance fière du surveillant, perd tout autre objet de vue, et à un certain signal, il se trouve tout-à-coup investi par les gens de service, qui s'avançoient à pas lents et comme à son inçu; chacun (1) d'eux saisit

(1) La position particulière où se trouve l'insensé furieux, peut déterminer le choix de moyens différens. On se sert quelquefois d'un demi-cercle en fer, avec un très-long manche adapté au milieu de sa convexité, et par le moyen de cet instrument, on tient fortement appliqué le furieux contre un mur, en rendant inutiles les efforts de ses bras pour s'en rendre maître. Dans d'autres cas où on peut l'approcher de près, on lui jette sur le visage un tablier en forme de bandeau, tandis que d'autres hommes saisissent ses membres. C'est par des moyens innocens de cette nature, qu'on parvient à réprimer un insensé sans le frapper ni le blesser. Le prédécesseur du surveillant actuel, suivoit une méthode bien opposée, puisque cette répression étoit absolument abandonnée à la brutalité des gens de service; ils cherchoient en général à renverser le furieux et alors un d'entr'eux appuyoit fortement son genou sur le bas de la poitrine, c'est-à-dire qu'il écrasoit souvent cette partie. Je ne puis que parler avec horreur de ces

un membre du furieux, l'un un bras, l'autre une cuisse ou une jambe. On l'enlève ainsi, et on l'emporte dans sa loge, en rendant tous ses efforts inutiles; et ce qui menaçoit d'une scène tragique, finit ainsi par un évènement ordinaire. Il en est des désordres qui s'élèvent dans les hospices des insensés, comme de ceux qui troublent la vie civile; pour les réprimer et ramener le calme, mesures profondément combinées sur l'expérience et la connoissance des hommes, exécution énergique et prompte. On connoît le penchant extrême des aliénés, même durant leur tems de calme et de convalescence, à s'emporter pour une cause commune. Une rixe survenue entre quelques-uns d'entr'eux, des dehors spécieux d'une injustice commise par un préposé, le spectacle de l'invasion soudaine d'un accès maniaque, tout objet vrai ou chimérique de mécontentement et de murmure peut devenir un foyer alarmant de trouble et de désordre, et se communiquer d'un bout de l'hospice à l'autre, comme par un choc électrique. On s'attroupe, on s'agite, on forme des partis comme dans les émeutes populaires; et quelles suites funestes peuvent avoir ces scènes orageuses, si on ne les arrête dans leur principe! C'est dans ces circonstances que j'ai vu souvent le surveillant braver, avec une sorte d'audace, cette effervescence tumultueuse, se faire jour à droite et à gauche, saisir les plus mutins, les conduire dans leurs loges, et ramener aussitôt la tranquillité et le calme.

§ 20. Un autre secret, non moins recommandable,

---

moyens barbares de répression, encore en usage dans certains hospices, et le plus souvent suivis de la mort, comme j'ai eu occasion de m'en convaincre sur des aliénés, lors de leur arrivée à l'hospice de Bicêtre.

dable, de terminer des rixes entre des aliénés, de vaincre leur résistance, et de maintenir l'ordre, est de ne point paroître s'appercevoir de leurs écarts, de ne laisser échapper aucun mot qui sente ce reproche, d'entrer même en apparence dans leurs vues, et de leur communiquer adroitement une impulsion qu'ils croient ne devoir qu'à eux-mêmes. C'est sous ce rapport que la surveillante de l'hospice (la citoyenne Pussin), m'a paru réunir des qualités rares. Je l'ai vue avec étonnement approcher quelquefois des maniaques les plus furieux, les calmer par ses propos consolans, et leur faire accepter une nourriture, qu'ils refusoient avec dureté de toute autre main. Un aliéné, réduit à un danger extrême par une abstinence opiniâtre, s'emporte un jour contr'elle, et, en repoussant les alimens qu'elle lui sert, lui prodigue les termes les plus outrageans. Cette femme habile se met un moment à l'unisson de ces propos délirans; elle saute et danse devant l'insensé, réplique par quelques saillies, parvient à le faire sourire, et, profitant de ce moment favorable pour le faire manger, elle lui conserve ainsi la vie. Combien de fois ne l'ai-je point vue arrêter, par une heureuse supercherie, des rixes, dont les suites auroient pu être funestes? Trois aliénés, qui se croyoient autant de souverains, et qui prenoient chacun le titre de Louis XVI, se disputent un jour les droits à la royauté, et les font valoir avec des formes un peu trop énergiques. La surveillante approche de l'un d'eux, et le tirant un peu à l'écart: « Pourquoi, lui dit-elle d'un air sérieux, » entrez-vous en dispute avec ces gens-là, qui » sont visiblement fous? ne sait-on point que vous » seul devez être reconnu pour Louis XVI »? Ce dernier, flatté de cet hommage, se retire aussitôt en regardant les autres avec une hauteur dédaigneuse. Le même artifice réussit avec un second;

et c'est ainsi que dans un instant il ne reste plus aucune trace de dispute. Une circonstance bien plus orageuse me fit connoître un jour, dans toute son étendue, cette heureuse fécondité de moyens dans l'art de maîtriser les aliénés. Un jeune homme, calme depuis plusieurs mois, et libre dans l'intérieur de l'hospice, est tout-à-coup saisi de son accès; il se glisse dans la cuisine, s'empare d'un couperet propre à hacher les herbes, et ne fait qu'entrer dans une plus grande fureur par les efforts du cuisinier et des gens de service pour le désarmer. Il saute sur la table pour se mettre en défense, et menace de couper la tête au premier qui osera s'avancer. La surveillante, sans s'effrayer, prend une tournure adroite; elle improuve hautement l'attaque dirigée contre l'aliéné : « Pourquoi empêcher, dit-elle, cet homme fort » et robuste de travailler avec moi? » Elle lui parle avec douceur, l'engage à s'approcher d'elle avec l'instrument qu'il a saisi; elle lui montre même la manière dont il doit s'en servir pour hacher des herbes, et elle feint de se féliciter d'avoir un aide pareil. L'aliéné, trompé par cette innocente ruse, ne s'occupe que de son travail; et à un signal donné, il est investi par les gens de service, qui l'enlèvent sans aucun danger, et l'emportent dans sa loge, pendant que l'instrument reste entre les mains de la surveillante. On pourroit défier l'homme le plus habile et le plus versé dans la connoissance des maniaques, de saisir avec plus de finesse et de promptitude le parti le plus sûr à prendre dans une conjoncture alarmante.

21. On doit peu s'étonner de l'importance extrême que je mets au maintien du calme et de l'ordre dans un hospice d'aliénés, et aux qualités physiques et morales qu'exige une pareille surveillance, puisque c'est-là une des bases fondamentales du traitement de la manie, et que sans elle

on n'obtient ni observations exactes, ni une guérison permanente, de quelque manière qu'on insiste d'ailleurs sur les médicamens les plus vantés. Quel malheur pour les infortunés maniaques d'être dirigés par une aveugle routine, d'être abandonnés à l'insouciance d'un chef sans moralité et sans principes; ou, ce qui revient au même, d'être livrés aux duretés rustiques et aux traitemens meurtriers des autres préposés en sous-ordre! Sagacité, zèle ardent, application continuelle et infatigable, qualités nécessaires pour épier soigneusement les démarches de chaque aliéné, saisir la tournure bizarre de ses idées et le caractère particulier de son délire; car quelles variétés ne doivent point produire l'âge, la constitution, les habitudes contractées, la complication de la manie avec d'autres maux, le degré de lésion des facultés morales? Dans certains cas très-difficiles, plusieurs mois d'une pareille étude suffisent à peine pour se décider, et pour fixer avec justesse l'espèce d'épreuve qu'on peut tenter (1). Mais dans le plus grand

---

(1) Un homme attaché autrefois par ses places à la maison d'un prince, et conduit à la manie, autant par le bouleversement de ses anciennes idées que par celui de sa fortune, ne manifestoit son délire sur sa grandeur chimérique que lorsqu'on lui parloit de révolution, ou dans certains momens d'effervescence. Il conservoit d'ailleurs dans l'hospice ces formes extérieures de politesse et de bienséance, dont il avoit pris autrefois l'habitude, et si on venoit à le contrarier dans ses opinions, il se retiroit aussitôt sans brusquerie et sans murmures, en se bornant à un salut respectueux. L'idée exclusive qui l'occupoit en général, étoit cependant celle de sa toute-puissance, et s'il venoit à éclater, il menaçoit alors de tout le poids de son courroux, annonçant qu'il lui seroit facile de faire tomber le feu du ciel et de bouleverser la terre. Une seule considération l'arrêtoit;

nombre de cas, surtout dans la manie accidentelle qui tient à des chagrins profonds, l'expérience de chaque jour atteste les succès qu'on obtient par des propos consolans, par l'heureux artifice de faire renaître l'espoir de l'aliéné et de s'emparer de sa confiance : mettre alors en usage les mauvais traitemens ou des voies de répression trop dures, c'est exaspérer le mal et le rendre souvent incurable. Un jeune homme, à la suite d'autres évènemens malheureux, perd son père, et quelques mois après une mère tendrement chérie ; dès-lors une tristesse profonde et concentrée, plus de sommeil, plus d'appétit, et peu après explosion d'un état maniaque des plus violens ; on le soumet au traitement usité par des saignées abondantes et répétées, l'usage des bains et des douches, en y joignant d'autres actes d'une rigueur extrême ; tout cet ensemble de moyens curatifs échoue. On renouvelle une seconde fois, puis encore une troisième fois le même traitement et toujours avec aussi peu de succès, ou même avec exaspération des symp-

---

c'étoit la crainte de faire périr l'armée de Condé dont il étoit l'admirateur, et qui, suivant lui, étoit destinée à remplir les desseins de l'Éternel. Difficulté extrême d'agir sur l'imagination d'un pareil insensé, soit par les voies de la douceur, soit par les moyens énergiques de répression. Il falloit de sa part un écart qui le mît dans ses torts et autorisât à le traiter avec rigueur ; c'est ce qui arriva après environ six mois de son séjour dans l'hospice. Un jour que le surveillant se plaignoit à lui des saletés et des ordures qu'il avoit laissées dans sa loge, l'aliéné s'emporta contre lui avec violence, et menaça de l'anéantir. C'étoit-là une occasion favorable de le punir et de le convaincre que sa puissance étoit chimérique ; mais comme les parens se proposoient de le retirer de l'hospice dans peu de jours, on crut ne devoir rien tenter.

tômes. L'aliéné est enfin transféré à Bicêtre, et on le désigne surtout comme très-emporté et très-dangereux. Le surveillant, loin de déférer aveuglément à cet avis, le laisse, dès le premier jour, libre dans sa loge, pour étudier son caractère et la nature de ses égaremens. La taciturnité sombre de cet aliéné, son abattement, son air pensif et concentré, quelques propos décousus qui lui échappent sur ses malheurs, laissent entrevoir, à travers l'incohérence de ses idées, le principe de sa manie; on le console, on lui parle avec intérêt de son sort, on parvient peu-à-peu à dissiper sa défiance ombrageuse et à lui faire espérer le rétablissement de ses affaires; une circonstance encourageante suit de près cette promesse, car on obtient de son curateur quelques légers secours par mois pour lui rendre la vie plus commode. Les premiers paiemens le retirent de son abattement, et lui font concevoir de nouvelles espérances; sa confiance et son estime pour le surveillant sont sans bornes, on voit par degrés renaître ses forces, ainsi que tous les signes extérieurs de la santé, en même-tems que sa raison reprend ses droits; et celui qu'on avoit très-maltraité dans un autre hospice, et qu'on avoit signalé comme l'insensé le plus violent et le plus redoutable, est devenu, par des voies douces et conciliatrices, l'homme le plus docile et le plus digne d'intéresser par une sensibilité touchante.

« Dans le traitement moral, disent les rédac-
» teurs de la Bibliothèque britannique (1), on
» ne considère pas les fous comme absolument
» privés de raison, c'est-à-dire, comme inacces-
» sibles aux motifs de crainte, d'espérance, de

---

(1) *Sur un nouvel établissement pour la guérison des aliénés, par le docteur D.* Vol. VIII.

» sentimens d'honneur. . . . . Il faut les subjuguer » d'abord, les encourager ensuite ». Ces propositions générales sont sans doute très-vraies et très-fécondes en applications utiles ; mais pour les sentir vivement il faut des exemples, et c'est sur ce point que les Anglois gardent le silence. Encore une histoire de cette nature à ajouter aux précédentes, et on aura lieu de se convaincre de plus en plus que ce secret est connu en France : Un père de famille, très-recommandable, perd sa fortune et presque toutes ses ressources par des événemens de la révolution, et une tristesse le conduit bientôt à un état maniaque. Traitement routinier et ordinaire de la manie par les bains, les douches, les saignées répétées, et les moyens de répression les plus inhumains ; les symptômes, loin de céder, empirent, et on le tranfère à Bicêtre comme incurable. Le surveillant, sans s'arrêter aux avis qu'on lui donne en désignant cet aliéné comme très-dangereux, le livre un peu à lui-même, pour étudier son caractère ; jamais insensé n'a donné un plus libre cours à ses actes d'extravagance : il se redresse sur lui-même tout bouffi d'orgueil, croit être le prophête Mahomet, frappe à droite et à gauche tous ceux qui se rencontrent sur son passage, et leur ordonne de se prosterner et de lui rendre hommage. Toute la journée se passe à prononcer de prétendus arrêts de proscription et de mort : ce ne sont que menaces, propos outrageans contre les gens de service, autorité du surveillant dédaignée et méconnue. Un jour même que sa femme éplorée vient le voir, il s'emporte contre elle, et l'auroit peut-être assommée si l'on n'eût accouru à son secours. Que pouvoient produire les voies de douceur et les remontrances les plus modérées contre un aliéné qui regardoit les autres hommes comme des atômes de poussière ?

On lui intime l'ordre de se tenir tranquille, et sur son refus d'obéir, on le punit du gilet de force et d'une reclusion d'une heure, pour lui faire sentir sa dépendance. Le surveillant lui rend sa liberté, lui parle d'un ton amical en lui reprochant sa désobéissance, et lui exprime ses regrets d'avoir été forcé à prendre envers lui des mesures de rigueur. Retour de ses écarts insensés le lendemain, et mêmes moyens de répression; mêmes promesses illusoires d'être plus tranquille à l'avenir. Nouvelle et troisième rechûte, suivie, par voie de punition, d'un jour entier de détention et d'un calme plus marqué les jours suivans. Une explosion, pour la quatrième fois, de son humeur hautaine et turbulente fit sentir au surveillant la nécessité de produire sur cet aliéné une impression durable et profonde. Il l'interpelle avec véhémence, cherche à lui faire perdre tout espoir de réconciliation, et le fait enfermer brusquement, en déclarant qu'il sera désormais inexorable. Deux jours se passent, et durant sa ronde, le surveillant ne répond que par un ris moqueur aux instances réitérées qui lui sont faites; mais par un accord, concerté entre le surveillant et sa femme, celle-ci rend la liberté au détenu vers la fin du troisième jour, lui recommande expressément de contenir ses emportemens fougueux, et de ne point l'exposer elle-même à des reproches pour avoir usé de trop d'indulgence. L'aliéné paroît calme pendant plusieurs jours; et dans les momens où il peut à peine contenir ses écarts délirans, un seul regard de la surveillante suffit pour le ramener à l'ordre, et il court aussitôt s'enfoncer dans sa loge, de peur d'être trouvé encore en faute. Ces combats intérieurs, souvent répétés, entre le retour automatique des écarts maniaques et la crainte d'une détention indéfinie, l'habituoient de plus en plus à dominer sa volonté

et à se maîtriser lui-même ; il se sentoit d'ailleurs pénétré d'attachement et d'estime pour ceux qui le dirigeoient avec tant d'égards et de condescendance, et c'est ainsi que toutes les anciennes traces de sa manie se sont peu-à-peu dissipées ; six mois d'épreuve ont suffi ensuite pour rendre sa guérison complète ; et ce respectable père de famille s'occupe maintenant, avec une activité infatigable, à réparer le délabrement de sa fortune.

Je pense avoir assez multiplié les exemples pour montrer que le traitement moral de la manie est une des parties les plus importantes, et jusqu'ici les moins avancées de la Médecine d'observation ; et je crois pouvoir revendiquer, en faveur de la France, un objet dont on fait un honneur presque exclusif à l'Angleterre. Un concours heureux de circonstances a amené ce résultat ; d'un côté les principes les plus purs de philantropie du citoyen Pussin, une assiduité infatigable dans sa surveillance, des connoissances acquises par une expérience réfléchie, une fermeté inébranlable, un courage raisonné et soutenu par des qualités physiques les plus propres à imposer, une stature de corps bien proportionnée, des membres pleins de force et de vigueur, et dans des momens orageux le ton de voix le plus foudroyant, la contenance la plus fière et la plus intrépide. D'un autre côté pénétré moi-même de l'insuffisance de lumières qu'on peut puiser dans les livres sur le traitement de la manie, avide de m'instruire par l'examen attentif et le rapprochement des faits ; et oubliant profondément qu'un bonnet de docteur eût affublé ma tête, je mettois à profit le spectacle d'un grand rassemblement d'insensés soumis à un ordre régulier, les scènes mobiles et quelquefois bizarres que leur délire fait naître, l'habileté du surveillant à régulariser tous ces mou-

vemens, et à rétablir dans des cas fréquens une raison aliénée par les seules voies de la douceur ou d'une répression énergique, mais sage et humaine. Je m'élevois avec réserve, des faits observés et des résultats d'une sorte d'empyrisme aux vues générales que donnent l'étude des fonctions de l'entendement humain, puisées dans les écrits des modernes, l'histoire philosophique et médicale des passions, c'est-à-dire, de leurs effets au moral et au physique, et ce que les meilleurs auteurs de médecine ont écrit en général ou en particulier sur les vesanies. Les lois constantes de l'économie animale considérées dans la manie comme dans d'autres maladies, me frappoient d'admiration par leur uniformité, et je voyois de nouveau les ressources inattendues de la nature livrée à elle-même ou sagement dirigée, ce qui me rendoit de plus en plus sobre sur l'usage des médicamens, que je finis par ne plus employer (1), que lorsque l'in-

---

(1) Un médecin anglois, le docteur Feriar, a publié un ouvrage (*medical Histories and reflexions*), dans lequel il expose les effets de certains médicamens, tentés contre la manie, comme le tartre émétique (*tartre-antimonié de Potasse*), le camphre, l'opium, le quinquina, etc. Que peuvent apprendre de pareils essais, quand il est prouvé que dans plusieurs cas, la manie peut-être guérie sans aucun médicament, surtout celle qui est accidentelle et qui vient de quelque passion trop exaltée? Je suis parvenu à éviter cette inexactitude, en ne donnant des remèdes dans les infirmeries des insensés, que dans les cas d'une manie intermittente régulière, de la mélancolie religieuse, du délire avec oblitération du jugement et du raisonnement, etc., espèces de manie que l'expérience apprend ne point céder aux remèdes moraux; mais l'exposition de ces faits ne doit point trouver ici place.

suffisance des remèdes moraux m'étoit prouvée. Hommage nouveau rendu à cette maxime si sage et si profonde du docteur Grant : « qu'on ne peut » guérir les maladies par les secours de l'art, si on » ne connoît auparavant leurs terminaisons lors- » qu'elles sont abandonnées aux seuls efforts de la » nature ».



FIN.